



Le Souvenir  
**napoléonien**  
Société française d'histoire napoléonienne

Délégation de Nice Alpes-Maritimes



*Statue d'André Masséna, maréchal d'Empire, Prince d'Essling, sur la Promenade du Paillon à Nice*

---

# Bulletin de liaison

---

Numéro 032, Février 2026

## Sommaire

Médaille de la « route de Nice à Rome » (Grande Corniche) par Yves BRUGIÈRE.....	2
ANTONIO GIUSEPPI, le héros de GILETTE par les Docteurs Michel et Marianne BOURRIER .....	10
Mots-croisés grille n°032 par Guy LINDEPERG .....	22
Solutions de la grille n°031 par Guy LINDEPERG: .....	23

**VOUS SOUHAITEZ PARTICIPER A LA REDACTION DU BULLETIN ?  
N'HESITEZ PAS A PROPOSER VOS ARTICLES A L'ADRESSE CI-DESSOUS :**

**Délégation Nice Alpes-Maritimes du Souvenir napoléonien**

**138 avenue des Arènes de Cimiez**

**06000 Nice**

**Tél : 06.14.11.47.07**

**Courriel : [nice.delegation@gmail.com](mailto:nice.delegation@gmail.com)**

## ***Médaille de Napoléon Ier commémorant la réalisation de la « route de Nice à Rome » (Grande Corniche)***

**Par Yves BRUGIÈRE<sup>1</sup>**

La Grande Corniche est la plus ancienne des trois voies emblématiques reliant Nice à Menton le long de la Côte d'Azur. Elle a été construite sous l'impulsion de Napoléon Bonaparte au début du XIXe siècle. Cette route spectaculaire, qui culmine à environ 550 mètres au-dessus du niveau de la mer, suit en partie le tracé de l'ancienne voie romaine connue sous le nom de Via Julia Augusta. Cette voie antique, établie sous l'empereur Auguste, servait déjà de liaison stratégique entre la Gaule et l'Italie à travers les Alpes-Maritimes.

Napoléon, Premier Consul puis Empereur, ordonna la construction de la Grande Corniche dans le cadre de ses ambitieux projets d'infrastructures et de conquête militaire, notamment pour faciliter ses campagnes italiennes. A l'époque, on comptait davantage en heures de marche qu'en lieues ou kilomètres<sup>2</sup>. L'objectif principal était stratégique : créer une route militaire permettant le déplacement rapide des troupes et des approvisionnements entre la France et l'Italie, tout en dominant les vallées et les côtes en contrebas.

Taillée à flanc de falaise, cette voie représentait un exploit d'ingénierie pour l'époque, nécessitant des travaux de terrassement importants dans un relief montagneux escarpé. Napoléon Ier ne supervisa pas personnellement les travaux sur place, mais resta constamment informé de l'avancement du chantier. Sa volonté, son administration et sa vision centralisatrice furent déterminantes pour la réussite du projet. Une belle médaille à l'effigie de l'Empereur commémore la réalisation de la Grande Corniche, appelée ambitieusement « Route de Nice à Rome ».



Fig. 1 - La médaille commémorant la création de la Grande corniche – Bronze  
Ø 40 mm - 37,62 g. - Bramsen 690 - Clichés Frédéric Boyer

On y observe au droit la tête laurée de Napoléon Ier à droite, à l'image des portraits d'Auguste, avec la légende *NAPOLEON EMPEREUR*. Les signatures sur la tranche du cou *ANDRIEU F. (fecit) DENON D. (direxit)* sont celles du graveur, Jean-Bertrand Andrieu (Bordeaux, 1761 - Paris, 1822) et du directeur des musées impériaux, Dominique Vivant-Denon (Châlons-sur-Saône, 1747 - Paris, 1825).

Le revers montre la déesse romaine *Vibilia*, la divinité des chemins, protectrice des voyageurs égarés. Drapée à l'antique, elle est assise tournée à gauche sur une route rectiligne tracée en corniche, le bras droit dominant des montagnes escarpées, le gauche appuyé sur une roue à huit rayons, symbole du voyage, et la mer à ses pieds. A l'exergue apparaît la légende : « *Route de Nice à Rome, MDCCCVI* ».

La déesse *Vibilia*, rare en numismatique, est présente sur une médaille émise par Louis XV en 1733 pour commémorer la création de l'École des Ponts et Chaussées avec la légende *Viae publicae*. Elle est représentée allongée, appuyée sur une roue, près d'une borne honorant le roi par la mention *optimo principi*. Elle apparaît également sur une médaille gravée par Nicolas-Guy-Antoine Brenet (Paris, 1773-1846) pour Elisa Bonaparte, sœur de l'Empereur, princesse de Lucques et Piombino (1805-1814) et grande-duchesse de Toscane (1809-1814), afin de saluer ses actions en matière de voirie routière, et notamment la route de Lucques à Pise.



Fig. 2 - Elisa Bonaparte, sœur de l'Empereur, grande-duchesse de Toscane  
Médaille commémorant la route de Lucques à Pise – Clichés Numiscorner.com

La médaille à l'effigie de Napoléon célèbre l'un des plus spectaculaires travaux d'infrastructures du Premier Empire : la construction de la « Route de la Grande Corniche », longue de près de 40 kilomètres, taillée à flanc de falaise entre Nice et Menton et dont il faut rappeler brièvement l'histoire.

### **Les enjeux d'un tracé.**

Au début du XIXe siècle, les voyageurs qui voulaient se rendre en Piémont depuis Nice devaient emprunter le trajet séculaire du col de Tende. Afin de faciliter les communications, fortement compromises en hiver par la neige et les éboulements, le percement d'un tunnel de liaison entre l'Italie et la France au col de Tende avait été envisagé. La première tentative, qui remontait à 1614, sous le règne du duc Charles Emmanuel Ier de Savoie, s'était arrêtée après 40 mètres d'avancement, à cause de l'inadéquation des outils techniques disponibles et du manque de fonds. En 1780, le gouvernement de Victor Amédée III de Sardaigne lança une nouvelle campagne de travaux qui échoua.

L'incorporation à l'Empire de la République de Gênes avait amenuisé l'intérêt du passage par le col de Tende et « porté un coup mortel » au commerce de Nice avec le Piémont, le Milanais et la Lombardie<sup>3</sup>. La cité niçoise, qui avait perdu son statut de débouché unique du royaume de Piémont-Sardaigne vers la mer, voyait transiter antérieurement « un passage continu de marchandises qui s'élevait à plus de 200.000 colis par an »<sup>4</sup>. La route du col de Tende, appelée « route impériale de Paris à Turin par Nice »<sup>5</sup> restait essentielle pour les approvisionnements de la ville en comestibles, bleds (blé), sarrasin, beurre, chanvre, bœufs, volailles et objets de première nécessité<sup>6</sup>, mais son état laissait à désirer et elle était régulièrement menacée de devenir impraticable. A l'époque napoléonienne, la reprise des travaux de percement d'un tunnel fut évoquée par le préfet Dubouchage en 1807, mais elle ne se concrétisa pas<sup>7</sup>. Tout en continuant à entretenir la route du col de Tende, qui restait essentielle, l'option littorale s'imposait afin d'offrir notamment « un nouveau moyen de commerce à ce département »<sup>8</sup>.

Le tracé vers l'ouest empruntant l'ancienne Via Aurelia était à l'époque un passage étroit et dangereux, praticable seulement par des mulets, et il ne permettait pas aux voitures d'y rouler<sup>9</sup>. Jeune général en chef de l'Armée d'Italie, Bonaparte avait emprunté ce chemin pour se rendre au-delà des Alpes et il ne l'avait pas oublié. Après la conquête de l'Italie du Nord, la nécessité de réaliser une grande voie carrossable de Nice à Gênes pour faciliter les déplacements directs vers l'Italie du Sud était devenue prégnante.

Le 3 thermidor an X (22 juillet 1802), le préfet des Alpes-Maritimes, Alexandre de Châteauneuf-Randon, fut informé de la prochaine arrivée de l'ingénieur des Hautes-Alpes, Sigaud, pour faire les reconnaissances nécessaires à la confection d'une route de Nice à Gênes, en la dirigeant par la corniche suivant les intentions du Premier Consul. Le choix de ce tracé suscita une controverse, certains faisant valoir l'intérêt d'une voie longeant le bord de mer, notamment le préfet lui-même, le sous-préfet de Monaco, Chassepot de Chaplaine, le général Eberlé, commandant la place de Nice, et le général Partouneaux qui adressa un mémoire en ce sens au citoyen-ministre de la Guerre le 6 germinal an XI (27 mars 1803).

Les objections présentées furent écartées et c'est finalement le projet présenté par l'ingénieur Sigaud, prévoyant un passage en hauteur via La Turbie, le col d'Eze et Roquebrune, qui fut adopté par le directeur des Ponts et Chaussées le 23 frimaire an XII (15 décembre 1803). Le nouveau préfet, Marc Joseph de Gratet, comte Dubouchage (Grenoble, 1746 - Valence, 1829), nommé en remplacement de Châteauneuf de Randon, relevé de ses fonctions le 21 ventôse an XI (12 mars 1803)<sup>10</sup>, fut invité à s'y conformer...

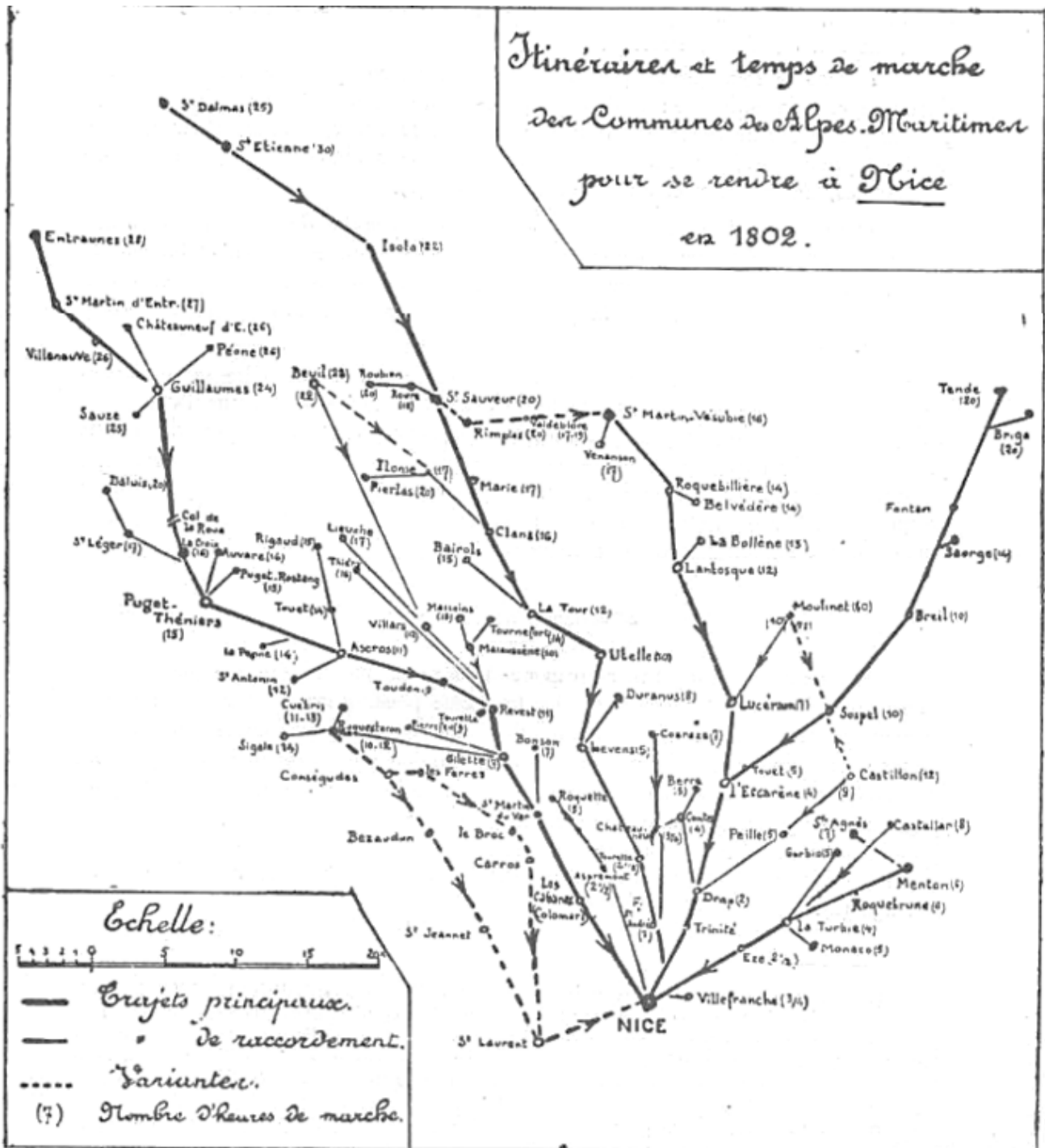


Fig. 3 - Itinéraire et temps de marche à partir des communes des Alpes-Maritimes pour se rendre à Nice en 1802 <sup>11</sup>

**Un chantier sous pression impériale.**

Les travaux commencèrent sans tarder. Une subvention de 120.000 francs fut accordée à cet effet le 27 nivôse an XII (16 janvier 1804). La première partie, de Nice à la Turbie, fut ouverte en 1808. Concernant la seconde partie, un ingénieur en levait le plan en novembre 1806 sur le territoire de la commune de Menton.

Napoléon s'intéressa personnellement aux travaux. Cette nouvelle voie pouvait en effet offrir une alternative à la route des Alpes pendant la mauvaise saison. Le directeur des Ponts et Chaussées, le conseiller d'Etat Molé, écrivit au nouveau préfet des Alpes-Maritimes, Dubouchage, pour lui indiquer que « *L'intention de Sa Majesté est que les travaux de la route de Nice à Gênes soient poussés avec toute l'activité nécessaire pour que dès l'hiver 1812, on puisse éviter les fatigues et les dangers attachés au passage des Alpes* ».



Fig. 4 - Vue de la route de la Grande corniche à proximité d'Eze – Coll. part.

Le chantier avança grâce à de nouvelles subventions. En juin 1810, 185 tacherons étaient employés à faire la trace entre Roquebrune et Menton. Les travaux furent une aubaine pour les locaux, dont la situation était souvent misérable<sup>12</sup>. Les étrangers affluaient et, en 1811, le chantier comptait jusqu'à 1.100 ouvriers.

La nouvelle voie était prévue de Nice à Gênes, mais le tronçon s'inscrivait dans le cadre de la « route de première classe de Paris à Rome »<sup>13</sup>, ce qui peut expliquer la mention « Route de Nice à Rome » qui apparaît sur la médaille.

En 1812, les opérations se poursuivirent en Italie. Un ingénieur supplémentaire fut nommé pour s'occuper du tronçon Vintimille-Taggia. La disette sévissait également en Ligurie. Les habitants en étaient réduits à couper leurs oliviers pour en céder le bois comme bois de chauffage et à démonter les tuiles de leur maison pour les vendre. Le maire de Camporosso exposa que sa population mourait de faim. Il fut prévu qu'on répartirait la nouvelle enveloppe de 100.000 francs allouée pour le chantier de manière à procurer du travail à la classe indigente.

Les travaux étaient en cours dans l'arrondissement de San Remo quand se produisit la chute de Napoléon en 1814. Ils furent poursuivis à la Restauration par le gouvernement sarde.



Fig. 5 – Un break hippomobile sur la Grande corniche près d'Eze, fin XIXe s. – Coll. privée

Le chantier de la Grande corniche, dirigé par le préfet Dubouchage, constitue encore aujourd'hui l'un des héritages napoléoniens les plus visibles et les plus admirés de la région niçoise, avec la création du Lycée impérial, actuel lycée Masséna. Il s'inscrit dans une politique de grands travaux dont bénéficia le comté de Nice avec l'amélioration des voies existantes, dont la route de Turin, l'endiguement du Paillon, l'entretien et les réparations du port <sup>14</sup>. En témoignage de reconnaissance, les édiles niçois lui offrirent une médaille en or à sa cessation de fonctions en date du 5 mai 1814 <sup>15</sup>.

Fig. 6 - Médaille dédiée au préfet Dubouchage en 1814, bronze – Clichés Maison Palombo - Droit : blason à l'aigle de Nice <sup>16</sup>; Dédicace au revers : A M. LE MARQUIS / J. GRATET DU BOUCHAGE / PRÉFET DES ALPES MARITIMES / LA VILLE DE NICE RECONNOISSANTE / DÉLIB. DU 5 MAI 1814. / CAISSOTTI-ROUBION MAIRE, / F. ARDISSON, R. GARIN, / ADJOINTS.





Fig. 7 - Vue aérienne de la Grande corniche au départ de Nice – Coll. part.

## CONCLUSION

La médaille présentée est l'unique consécration métallique de Napoléon pour Nice. Elle illustre ainsi l'importance majeure de cette réalisation herculéenne qu'est la Grande Corniche, toujours en place deux siècles plus tard, et qui offre à ceux qui l'empruntent un panorama à couper le souffle.

A l'instar de la célèbre route qui remonte vers Paris à partir de Golfe-Juan, cette voie historique, qui tutoie le ciel, réalisée sous le Premier Empire par la volonté opiniâtre du Premier Consul puis Empereur des Français, pourrait tout aussi bien s'appeler « Grande Corniche Napoléon » !

### Sources :

BRAMSEN (L.), *Médailles du Premier Empire, Médaillier de Napoléon Le Grand, Description des médailles, clichés, repoussés et médailles-décorations relatives aux affaires de la France pendant le Consulat et l'Empire - Tome I, 1799-1809*, A. Picard éd., Paris, 1904.

DERLANGÉ (Michel) *L'administration préfectorale de Dubouchage dans les Alpes-Maritimes (24 mai 1803-18 mai 1814)*, Nice Historique, 1969 n° 52, p. n° 121.

IMBERT (Léo), *La route de Nice en Piémont au XIXe s.* Nice Historique, 1938, n° 506.

IMBERT (Léo), *Les routes des Alpes-Maritimes sous le régime napoléonien (1800-1814)*, Nice Historique, 1942, n° 511 p. 5, et l'abondante bibliographie citée.

<sup>1</sup>Yves BRUGIÈRE est avocat, président du Groupe numismatique de Provence, vice-président du Cercle numismatique de Nice.

<sup>2</sup>IMBERT (Léo), *Les communications dans les Alpes-Maritimes au début du XIXe siècle*, 1936, n° 499, page n° 103.

<sup>3</sup>Rapport général du préfet Dubouchage de 1806 cité par Imbert (1938), p. 169.

<sup>4</sup>Ibid.

<sup>5</sup>IMBERT (Léo), *La route de Nice en Piémont au XIXe s.*, *Nice historique*, 1938, p. 170.

<sup>6</sup>Ibid.

<sup>7</sup>bid p. 172. Un début de tunnel, appelé *Galleria Napoleone* ou *Buco Napoleone*, est visible sur place, mais il semble remonter en réalité aux travaux effectués par le régime sarde, les auteurs consultés ne signalant aucun percement sous Napoléon.

<sup>8</sup>IMBERT (Léo), *op. cit.*, 1938, p. 169.

<sup>9</sup>IMBERT, *op. cit.*, 1936, p. 108.

<sup>10</sup>Dû à un conflit avec son secrétaire général Capelle, ce relèvement signa la fin de carrière du préfet, qui ne retrouva aucun poste, fut mis à la retraite en 1811, passa cinq ans en prison pour dettes de 1812 à 1817 et mourut ruiné en 1827.

<sup>11</sup>IMBERT (Léo), *op. cit.*, 1936, n° 499, page n° 105.

<sup>12</sup>L'arrière-pays de l'époque est décrit tel « *une mesure cachée derrière une superbe façade* » (la côte), « *déshérité, isolé, soumis aux caprices du temps et de population arriérée* ». DERLANGÉ (Michel) *L'administration préfectorale de Dubouchage dans les Alpes-Maritimes* (24 mai 1803-18 mai 1814), *Nice Historique*, 1969, n° 52, p. n° 121.

<sup>13</sup>IMBERT (Léo), *Les routes des Alpes-Maritimes sous le régime napoléonien*, p. 18. IMBERT (Léo), *La route de Nice en Piémont au XIXe s.*, *Nice historique*, 1938, p. 169.

<sup>14</sup>Imbert, p. 61.

<sup>15</sup>Archives municipales : *Registre des délibérations* de 1814. Un exemplaire en argent fut offert à la municipalité de Grenoble, ville natale du préfet, DERLANGÉ (Michel), *op. cit.*, p. 121.

<sup>16</sup>Ces armoiries à l'aigle de Nice, de style napoléonien, sont un joli clin d'œil, étant rappelé que le blason séculaire à l'aigle avait été retiré à la ville sous le Premier Empire. Cf. CAUVIN (F.), GAZIELLO (F.), *Les armoiries de la Ville de Nice sous Napoléon Ier*, *Nice historique*, n° 81, 1969, p. 145.

## **ANTONIO GIUSEPPI, LE HÉROS DE GILETTE**

**par les Docteurs Michel BOURRIER et Marianne PICON-BOURRIER**

*A Madame le docteur Anne Marie B., en hommage.*

### **UN SOLDAT DU ROI**

Antonio Geronimo Giuseppi, cousin de notre aïeul Filidoro, le capitaine du port de l'île d'Elbe, a combattu quatre ans sur nos montagnes, de 1792 à 1796.

Chef d'une branche cadette pauvre, son père Giacomo ne se targuait point d'une noblesse reconnue en 1454, à l'encontre du cousin le marquis de Meria, qui portait d'azur à un soleil d'argent et de sable et à une lune du même, accompagnés en pointe de trois pyramides d'argent sur une terrasse du même (antinomie des temps à venir, son aîné émigra en Martinique, se maria richement à Trinidad et acquit la nationalité britannique en même temps qu'une confirmation de son marquisat par Louis XVIII).

Antonio Geronimo, lui, pour survivre avait dû, comme plus tard le jeune Buonaparte, quitter Pietralba dès vingt ans pour gagner l'argent du roi. Fusilier le 2 juillet 1761, sergent en août 1765, on le trouve sous-lieutenant en 1774 dans la Légion Corse, y côtoyant Jean-Baptiste du Barry, « *bien vu de Sa Majesté* ».



Blason des Guiseppi (*Armorial de la Corse*, éditions A. Piazzola, Ajaccio 2003)

Il fût incorporé en avril suivant au 2ème bataillon du Royal-Corse. Enfin lieutenant en premier le 8 février 1784, son corps devint en 1788 le bataillon des Chasseurs royaux corses, les ordonnances du maréchal de Ségur ne lui laissant espérer qu'un grade de capitaine.



Fusilier du Régiment Royal-Corse,  
par M. Pétard



Chasseur du 4e Bataillon de chasseurs  
royaux corses, par M. Pétard

La Révolution allait enfin lui donner sa chance : le 1er avril 1791, Giuseppi fût promu au 3ème bataillon de Chasseurs corses, placé sous les ordres de Camille Rossi (« il n'y a plus de "de" »).

## LE COMMANDANT DU POSTE DE CASTILLON

Le 29 septembre 1792, le 3ème Chasseurs corses franchissait le Var sous le général d'Anselme pour rétablir l'ordre à Nice après le repli des Sardes sur Saorge. La compagnie Giuseppi est à l'avant-garde sous le commandement du maréchal de camp Dagobert. Dès le 12 octobre, le général Brunet envoie 2000 hommes occuper l'Escarène, qui les reçoit assez bien, Saorge et Breil, et les entoure de postes, notamment à Castillon et au col de Pérus. Ainsi, le 1er novembre, le bataillon Giuseppi est placé à l'avant-garde.

Mais les Républicains, tout à la fête pour la fuite des Piémontais et la chute du Roi, se laissent surprendre par le général de Saint-André qui attaque Sospel la nuit du 17 novembre, et le 18, 300 miliciens se portent sur Castillon, les Corses les bloquent sous le Barbonnet, puis doivent reculer sur le col de Braus et se replier sur l'avant-poste de Castillon avec quelques pertes. Le 19, Brunet contre-attaque et reprend Sospel qui est cette fois abondamment pillée par six compagnies du 3ème. Massacres et viols s'ensuivent du fait des volontaires marseillais. Du coup, il s'y formera une compagnie de « soi-disant miliciens ». Les chasseurs fusillent au passage trois prêtres à Bendejun. Mais Brunet se replie, laissant au Braus un poste, et installe à l'Escarène l'avant-garde de Dagobert. Castillon reste sous la garde d'une compagnie corse, qui en est chassée le 15 novembre.



Bataillons d'Infanterie légère sous la Révolution, par L. de Beaufort.

Les chasseurs corses ont conservé leur habit vert distingué de jaune, en adoptant le casque d'infanterie en cuir modèle 1791, surmonté d'une chenille en crins. Agrémenté d'un bandeau en peau de vache, celui-ci pouvait également être en toile peinte de façon à imiter une peau de panthère.

Brunet succédant le 25 à d'Anselme fait réoccuper par Giuseppi le poste avancé très important de Castillon fin décembre. A son arrivée, Giuseppi écrit à Brunet le 28 qu'il s'est informé du chemin pour passer les vivres, qu'il faudra porter à Peille et de Peille à Castillon pour arriver en sûreté sans crainte de l'ennemi. « Hier j'ai envoyé une patrouille de 50 hommes à Sospello, la municipalité s'est présentée en écharpe au-devant et les habitants crient Vive la Nation ! »

L'aide de camp Charles Lasnes répond de « l'Escarène le 30 Xbre 1792, l'an premier de la République », qu'il fournira tout ce qui sera nécessaire avec l'eau de vie mais il n'est pas sûr d'avoir des munitions à envoyer, « il est trop intéressant de seconder vos vues et votre zèle, Citoyen, pour maintenir le poste important qui vous est à juste titre confié ». Il annonçait en même temps l'arrivée du « Brave Citoyen Biron pour chef de l'armée d'Italie » en remplacement de d'Anselme rappelé pour ses exactions (Il avait dit qu'il fallait se nourrir sur l'ennemi. Les prétendus remboursements en assignats pour les pillages et destructions de Saorge ne furent qu'un leurre). Le 2 janvier, depuis le fort détachement de l'Escarène, qui concurremment à celui de Levens, couvrait la ligne entre Monaco et Tourrette-Levens en surveillant les débouchés de l'ennemi, Dagobert envoyait au poste avancé de Castillon deux barils de cartouches, lui annonçait « que dors en avant vous serez fourni par Monaco », et signalait qu'il y avait eu des mouvements chez l'ennemi et qu'il « faudrait bien tacher de savoir quelque chose pour peu que vous vissiés marcher des troupes au col de Perus, et vers Sospello ne manques pas de me le faire savoir sur le champ ».

Giuseppi répondit que 200 hommes avaient « pris poste vis-à-vis de Sospello » mais, dès le lendemain, Dagobert le rassurait tout en ordonnant de les observer afin qu'ils ne « puissent venir se glisser entre nos postes sans que nous en soyons informés... Tachés les moyens qu'il pourrait y avoir pour les couper... ne pourriez-vous point par quelques chemin détournés vous porter sur leurs derrières pendant que j'irai, moi, les attaquer de front ? »

De janvier, encore, l'instruction pour le Commandant du poste de Castillon n'oublie pas les ruses de Sioux, souvenirs de la guerre d'Amérique : « *s'arrêter souvent pour écouter attentivement, même en mettant l'oreille à terre pour entendre plus loin... conserver toujours une correspondance fréquente avec le général Dagobert pour que je soie instruit le plus promptement possible de tous les mouvemens des ennemis* ».

L'attaque surprise que prévoyait Dagobert contre Sospel, position stratégique contrôlant la route du col de Tende, se produisit dans la nuit du 19 janvier, mais les précautions de Giuseppi lui permirent de repousser les Piémontais escaladant pieds-nus les murailles de Castillon « *qui font corps avec la muraille* », mais la sentinelle avertit ses camarades qui grimpent à leur tour et lâchent une décharge meurtrière entraînant la fuite des assaillants. Les Corses auraient été avertis par une Sospelloise qui avait son père parmi les Républicains.



Si bien qu'à son arrivée, le 10 février, le général Biron décida une nouvelle attaque de Sospel. Partis de Nice le 14 à une heure du matin, 1500 Républicains ouvrirent le feu trois heures plus tard. Giuseppi devait les rejoindre, mais le retard de sa colonne débouchant sur le cimetière Saint-Jean ne put empêcher la retraite des Piémontais qui y laissèrent 500 hommes sur 3000, dont leur fameux Major Strasaldo blessé. Cette défaite entraîna chez eux quelque découragement et la désertion de nombreux Autrichiens se disant prêts « *à servir le pays de la Liberté et à servir dans les rangs des soldats républicains pour vivre et mourir libres* » (et payés). Le commandant ennemi, libéré sur parole, aurait chanté à table des chants patriotiques. Cependant, après cette défaite, il se forma à Sospel deux compagnies de « soi-disant miliciens » qui rejoignirent les Piémontais. Il y eut des scènes pénibles. Les Bleus se crurent malins de coiffer de leurs chapeaux les prisonniers convoyés sur Nice, de les bombarder de neige, de les forcer à danser en gambadant autour d'eux. Il y eut aussi sans nul doute de nouveaux pillages.

Ceux-ci, comme ceux de la première attaque des 17, 18 novembre 1792, ne troublèrent pas le capitaine Giuseppi qui, dans une longue lettre du 18 février à son frère, écrite dans un italien plus fluent que son français, ne dit pas un mot du combat. En revanche, prenant de multiples précautions pour n'être pas volé, Antonio Girolamo veut s'assurer que son argent en bons écus de France de six livres sera bien transmis par le canal compliqué des citoyens Alziari de Saint-Paul et Domenico Robaglia à Madama Rivarola de Bastia par le capitaine de la poste Tosoni et Madama Paccione, sans compter le citoyen Sylvestre Buonaror, son habituel messenger. Que de passeurs pour un courrier menacé par la course sarde (l'Angleterre était encore neutre) et peut-être douteux ! Car, sauf un cadeau à la dite Rivarola et « *une carabine noire à monture de laiton et puis mon épée d'argent* », il s'agit d'achats de Biens nationaux ecclésiastiques à faire effectuer par son frère en son nom par devant notaire : qu'ils soient libres de « *tor imbroglio e pretensioni che potre bene sortire in sequito* ». Il veut acquérir « *les plus belles églises ou terres que tu pourras trouver* », en se

méfiant des biens de l'Église Santa Maria et n'entend payer qu'en assignats, en raison de leur dévaluation. Avant « *li miei complimenti a touti de la casa ed parenti e amici* », un point vient ajouter une note sinistre, « *se la guerra continua e que io abio saluti* », pensée peut-être imprégnée de la vieille foi corse. Pourtant en s'obligeant à payer en un an « *assez d'assignats pour acheter toutes les terres de Santa Maria* », Giuseppe sait bien qu'il peut être tué demain.

Le 21 février 1793, Brunet déclenche une nouvelle attaque. A l'ouest, sous Rossi, l'ancien colonel de la Légion Corse, par Puget-Théniers et Villars, le 2ème de la Lozère de Trophime Lafont et le 7ème du Var du lieutenant-colonel Masséna fondent sur la Tinée ; à l'est Dagobert remonte sur Peira Cava.

Le 2 mars, les chasseurs corses poussent de cimes en cimes les austro-sardes jusqu'à la Vésubie. Le 5, trois des deux compagnies légères sont à Levens ; le 12, ils prennent Moulinet ; le 13, après ces combats, Saint-André obtient de Biron un *gentlemen's agreement* pour éviter l'exécution sommaire des miliciens et barbets tombés aux mains des Français.

Le 5 avril, quatre chasseurs corses trouvent la mort près de Sospel. Est-ce pour cela que, le lendemain, un cinquième passe à l'ennemi ? En contrepartie, le 9, des barbets tentent en vain d'enlever une pièce aux soldats du poste de Castillon.



Une dernière instruction de Brunet, prise fin avril ou début mai, témoigne de la présence « *du Capitaine Giuseppe au 3ème Bataillon de Chasseurs commandant Castillon* » et de la confiance de son chef sur la « *garde de votre poste, je m'en rapporte à votre prudence et à vos lumières. L'objet essentiel et auquel vous devez porter la plus grande attention, est de faire observer la marche des troupes, qui pourroient partir du Col de Perus, passer par Sospello et monter au Col de Braux, et bien distinguer la qualité des troupes si cet de troupes de Miliciens, ou de troupes de ligne, et quelle artillerie elles peuvent avoir, et les équipages à leur suite, aucun de ses objets ne sont indifferens. Vous devez charger de cette opération que des gens qui y voyent bien, et juste lorsqu'il vous sera fait quelques rapports qui vous paraitroit de quelque importance, il faut que vous le vérifiez vous même parce que vous voyez bien, et que vous ne voyez que ce qu'il y a* ». Brunet continue en demandant de faire passer les avis à Dagobert qui en profitera et les lui fera parvenir par des dragons. Il faut établir une correspondance exacte avec lui « *quant même il y auroit rien de nouveau à votre poste* ». Giuseppe fera passer ses lettres par un soldat ou un homme du pays. Brunet remboursera « *le montant et la dépense eventuelle de quelques espions* ». Il fera occuper Gorbio le lendemain et ensuite Castellar et Sainte-Agnès. Les commandants de ces postes fourniront du monde à Giuseppe « *si vous croyez en avoir besoin, tant pour la défense de Castillon que pour quelques entreprises* ».

militaires ». Giuseppi devrait, si les ennemis se portaient sur Braux, « les en lever, en vous coulant derrière la montagne qui est sur votre gauche ».

Avec le conseil « d'établir un petit poste qui voiye directement le Col de Peruse » s'achèvent les archives conservées par la famille Giuseppi. Si Antonio Giuseppi était encore à Castillon début juin, il put y rencontrer un lieutenant du 42ème qui devint « le plus beau lustre de l'état-major », Nicéphore Niepce.

Conforté par la louangeuse appréciation de son chef, Giuseppi connut peut-être la défaite de l'Authion (4-12 juin), où les Corses eurent un lieutenant blessé. On les signale encore en première ligne le 8 juillet à Breil et à Saint-Martin. Fin juillet, les compagnies du désormais commandant Giuseppi avaient quitté Castillon en détruisant les défenses de « ce repaire du barbetisme » d'autant plus actif en Roya-Bevera que le verrou de Saorge, tout proche, leur servait de base et de point de vente pour leurs pillages.

## LE HEROS DE GILETTE

Après leur succès de l'Authion, qui coûta sa tête à Brunet, les austro-sardes du « roi des Marmottes Victor-Suaire » Victor-Amédée III, prétendirent percer la ligne française entre le Var et l'Estéron, reprendre Nice et donner la main aux insurgés de Toulon. Mais du fait des hésitations du général de Wins, de la mésentente des coalisés, « Mais leur plan a raté / Grâce à nos canonniers »... grâce surtout aux Corses et à l'héroïsme des Républicains.



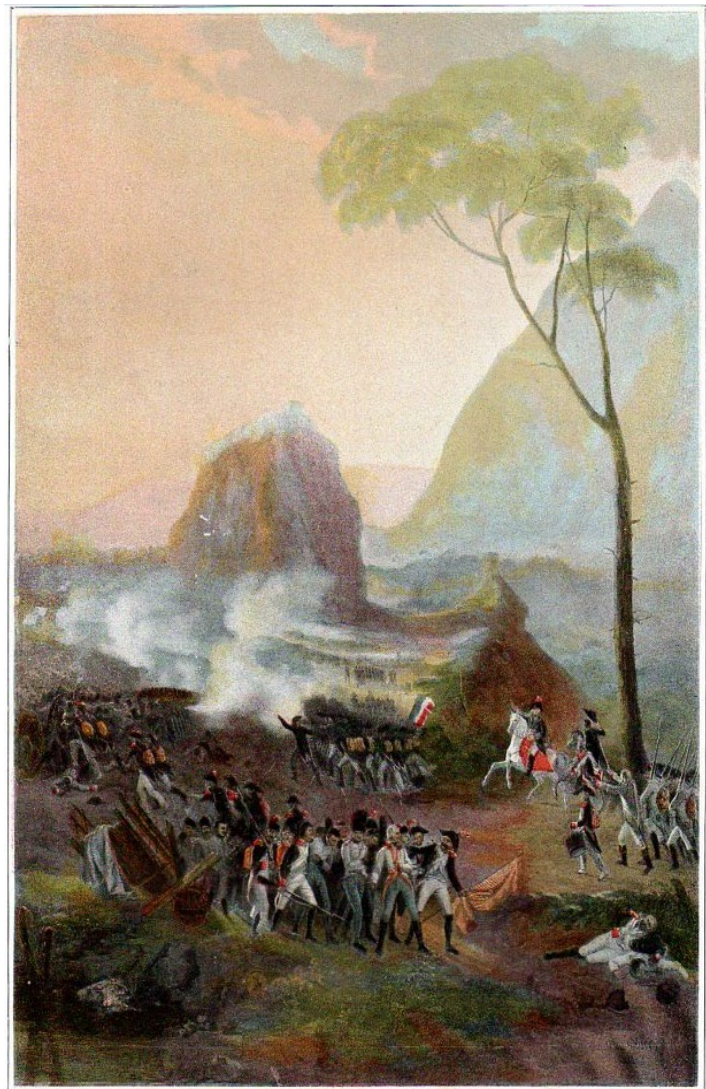
Une première attaque, le 30 septembre, fut bien près de réussir. Avec quatre colonnes descendues, deux de Revest sur la Tour du Colombier et la chapelle Saint-Pancrace, deux de Bonson sur le mont Cucuglia et la chapelle Saint-Roch, le major des milices Belmont surprend les sentinelles vers quatre heures du matin, et les deux colonnes du centre pénètrent dans le village presque sans coup férir et commencent à piller. Épisode héroï-comique, l'officier Taurin est fait prisonnier par un officier corse, mais les Impériaux arrivant, le Piémontais arrache son homologue aux sabres des Croates. Cependant Giuseppe rallie ses Corses qui se ressaisissent et, à la sommation de se rendre, répondent par une fusillade nourrie et des « sottises » c'est-à-dire des invectives homériques et l'insultant : « *on s'en f...t, des croassements des Croates* », et d'imiter ceux-ci ! Puis, faisant une fougueuse sortie, depuis les ruines du château de l'Aiguille, ils balayent de la place du Pasquier les Piémontais et les Croates, refroidis par la mort de leur chef. Ils perdent une quarantaine d'hommes, deux caisses de munitions et un drapeau. A l'aube, la victoire corse est complète. Quelques jours après, la Convention nationale porta à l'ordre du jour « les Corses de Gillette » : il était manifeste qu'on leur devait l'échec de l'offensive ennemie.

Une seconde attaque aboutit à la victoire de Gillette, magnifiée à Versailles par le peintre Roehn dans la Galerie des Batailles.

Les Corses de Giuseppe, à peine renforcés du fait du blocus ennemi, n'avaient guère que 600 à 700 hommes à opposer aux 5000 austro-sardes descendant les pentes du Mont Vial. Trois colonnes, environ 700 soldats, Piémontais, miliciens et troupes régulières, attaquent de trois côtés à la fois.

Ils sont bientôt suivis par une forte colonne autrichienne descendant de la montagne, à l'aube du 18 octobre. Ils commencent à canonner le village. Tandis qu'Alziari de Roquefort, le lion de Saint-Paul, arrive à la rescousse avec ses gardes nationaux ; il est abattu par un traître.

Vers 16 heures 30, de Wins, résolu désormais à ne plus « *marcher comme font les écrevisses, à reculons, à reculons* », fait avancer 1200 hommes de plus ; les républicains reculent devant le régiment de Belgiojoso et c'est alors (comme à Marengo) l'ivresse de la victoire et « *toutes sortes d'excès* », l'incendie, le viol, le pillage ; mais cela ne durera guère plus d'une demi-heure.



COMBAT DE GILLETTE  
(19 Octobre 1793 — 27 Vendémiaire An II).

Car une charge des assiégés les repousse, et la division de Caprara lancée par un ordre suicidaire à l'assaut du château se débande devant les Corses. Ceux-ci, les voyant escalader le rocher à pic, les « esquichent » en tranchant les cordes retenant d'énormes blocs de pierre. Repoussés à plusieurs reprises, ils reviennent à la charge avec acharnement, mais leurs efforts furent vains car les 400 républicains renforcés par la troupe du général Dugommier venue de nuit depuis Bonson, supportent victorieusement toutes les attaques. Comme le dit une cantate qui eut sa gloire sous l'Empire : « *Ils ont jeté à terre cheval et cavalier* ».

Surpris par la contre-attaque de Dugommier, les coalisés à moitié ivres, complètement démoralisés sont mis en fuite jusqu'à Massoins et Villars. Le sergent Eberlé, futur général Sans Bras (perdu au Mincio) et gouverneur de Nice, captura 500 prisonniers en se camouflant sous une capote autrichienne ; Giuseppi, faisant « *l'admiration de l'armée* », en prit avec les siens 400 ! Le compte n'y est pas, l'état-major autrichien n'en reconnaît que 500 au total ! Plus 1000 tués ou blessés, deux canons et un drapeau. Malgré les hurlements de de Wins criant : « *ils sont à un contre dix !* » la victoire était complète. En 1988, à l'instigation de madame Linden, présidente alors du Souvenir Napoléonien niçois, une plaque fut apposée à Gilette en mémoire de la bataille, ce qui ne manqua pas d'irriter certains vieux Nissarts.

## COMBATS SUR LES MONTAGNES

Ayant quitté Gilette début novembre, Giuseppi fut détaché le mois suivant avec son bataillon au Figaret et au Blaquet dans la Vésubie, réouverte aux Français par leur récente victoire. En dépit de quelques désertions, ils allaient y combattre miliciens et troupes régulières ainsi que la guérilla dans des rencontres d'embuscades, jusqu'à fin mars 1794. A cette date, notre aïeul Pietro Imbert menait une bande de Barbets en Tinée Vésubie... L'honorable Mister Trevor, agent britannique à Turin, écrivait à son ministre : « *J'ai appris, d'un officier qui émigra à Nice qu'on avait projeté d'embarquer deux cents hommes pour la Corse, pour la plupart des Chasseurs, que ceux-ci ont refusé de partir* ».



Le 5 Germinal An II (7 mars 1794 vieux style), les 543 hommes du 3ème bataillon de Chasseurs corses furent, en application de la loi du 26 février 1793, amalgamés avec le 1er bataillon de Chasseurs et le 4ème de la Haute Garonne : plus de culs blancs ! La 3ème demi-brigade légère fut cantonnée début avril dans les villages vésubiens. Giuseppi y avait été nommé chef de bataillon le 21 mars.

La nouvelle formation ne semble pas avoir participé à l'expédition sur Saorge et Oneille menée en avril par Masséna. Ses trois bataillons sont signalés le 4 mai à Ponte di Nave, Colle Ardente et Brigua. Ils avaient pris part, après le 20 avril, aux combats qui aboutirent à la chute du verrou de Saorge. En mai et juin, ils sont encore à la Brigue et Colle Ardente, puis à Garesio en Italie et de-là au Col de Tende.

Du 7 au 17 août, les 619 hommes du 1er bataillon restent encore vers Tende, quand la chute de Robespierre interrompt l'offensive en Piémont commencée le 7 Floréal par la victoire de Rocavione. Alors recommença un jeu de barres, « *marche pour les capucins* », escarmouches et embuscades où les Corses de la 3ème purent démontrer leurs qualités reconnues de tireurs, forgées dans leur maquis natal. Novembre les obligea à se replier dans les villages vésubiens qui n'en pouvaient plus des réquisitions.

Le 4 mars 1795, Brame, consul d'Angleterre à Gênes signale « *qu'un bataillon de chasseurs corses, commandé par un corse nommé Giuseppi, est arrivé sur la Riviera (la rivière de Gênes). Ils n'y seraient pas si l'on projetait une invasion de l'île* » (de Corse). En fait le 19 juin la 3ème demi-brigade est répartie entre Tende, le Col de Spinardo et Orméa avec des effectifs réduits de trois à quatre cents hommes avant de quitter les Alpes Maritimes.

## LE CHANT DU CYGNE

Début juillet, le 3ème bataillon, 352 hommes, couvre Ponte di Nave tandis que 250 hommes couvrent la rive droite du Tanaro. Le 12 novembre, le chef de brigade Casanova cantonnait à Mont Libre. Le gros de la troupe se retrouva à Oneille, rejoint par le détachement Bardinelli qui avait combattu à Loano sous le général niçois Rusca de la Brigue.

Le 5 février 1796, le 3ème, à la division d'avant-garde, stationnait à la Madona de Savone. Devenu squelettique dans une ambiance de famine, d'abandon et de désertion, il devint la 11ème Légère. Réorganisée à Orco et Feligno le 20 germinal sous les ordres de Giuseppi nommé chef de brigade le 1er avril, elle suivit le général Bonaparte, se couvrant de gloire. Carcare, Millesimo, Montezemolo, Ceva, passage du Tanaro où elle perdit 74 hommes tués ou blessés. En marches forcées, le 25 avril (6 Floréal), elle atteignit Cherasco.



Sur l'eau forte de Bager, elle tiraille sur les Piémontais en fuite vers la Porte de Narzole. Ses 1058 hommes franchirent le Po, « *trop tard pour être de la glorieuse journée de Lodi* ». Mélégnano (Marignan), et c'est l'arrivée contée par Stendhal à Milan, où elle participa au blocus du Château. Distinguée à Pizzigheto, avant de gagner les gorges du Tyrol, ses hommes y firent 60 prisonniers. Le lieutenant Robert sauva de nombreux blessés - ce n'était pas celui qui racontait son histoire de semelles en lambeaux à la Sanseverina. A Preaboco, sur le lac de Garde, la troupe « *resta quelques temps tranquille* », sauf son chef en butte à l'administration s'enquérant « *d'officiers devant être destitués comme illégalement nommés* ». Il répondit avec humour : « *le capitaine Raffaldy a laissé ses papiers à Sale* » (Salo), quitte le 3 Messidor à écrire au citoyen ministre une lettre véhémement signalant l'importance des pertes et le nombre des désertions.



Le 11 Thermidor An IV (29 juillet 1796), les 790 survivants sont attaqués à Brentino par 8000 Kaiserlicks et 14 pièces d'artillerie qu'ils repoussent trois fois. Manquant de munitions, se défendant à coup de pierres, le 3ème bataillon retraitant sur la Madonna della Corona y fut fait prisonnier. Les deux autres, reculant sur Preabucco en rive droite de l'Adige furent arrêtés à la Barriere des Vénitiens, gorge très resserrée, par « une ligne formidable d'infanterie et une batterie de six pièces ». Lui tuant 600 hommes, ils furent emmenés en Allemagne. « Le vaillant Giuseppi, dont la réputation était faite depuis longtemps à l'Armée d'Italie, que l'ennemi avait si souvent appris à connaître, eut un bras emporté par un boulet et mourut quelques jours après à l'hôpital de Roveredo après trente-deux ans de services et de gloire ».

Qu'ajouter à ce tableau d'une mort héroïque et républicaine, avec ou sans Dieu nous l'ignorons ? Car, à part son courage, ses qualités de meneur d'hommes, son âpreté au gain et son sens de la famille, nous ignorons tout du caractère de notre cousin, ainsi que ses amours « militaires ». Une vie de soldat sans avenir, poussé par les événements à servir une nouvelle patrie et un idéal qui le dépassait peut-être mais qui en fit un héros de l'An II, avec ses grandeurs et ses petitesse. Il participa aux mutations de son île par sa nouvelle façon de voir les choses et ses achats de biens nationaux. Ceux-ci permirent l'ascension sociale et politique de ses héritiers, qui furent maires et conseillers généraux de la République. Il avait bien servi sa famille et la France.

### Archives

- Archives familiales Filidoro-Giuseppi, Archives du marquis Giuseppi.

- Archives communales de Pietralba.

- Archives du Service historique de la Défense, Vincennes.

Dossiers personnels 1791-1849, dossier Antonio Girolamo Giuseppi.

YB 650, Légion corse.

XB 123, Chasseurs corses.

XB 329, 11ème demi-brigade légère.

Rapports historiques de l'Armée d'Italie pendant la campagne de 1796-1797.

- Archives départementales des Alpes-Maritimes, Nice, série L.

### Bibliographie

- Boréa G. : La conquête de la ville et du Comté de Nice, Nice Historique 1931.

- Bourrier M., Bourrier-Reynaud C., Branzell K. : l'Héritage, d'un presbytère suédois au Testament de Napoléon, Nice Lou Savel 2007.

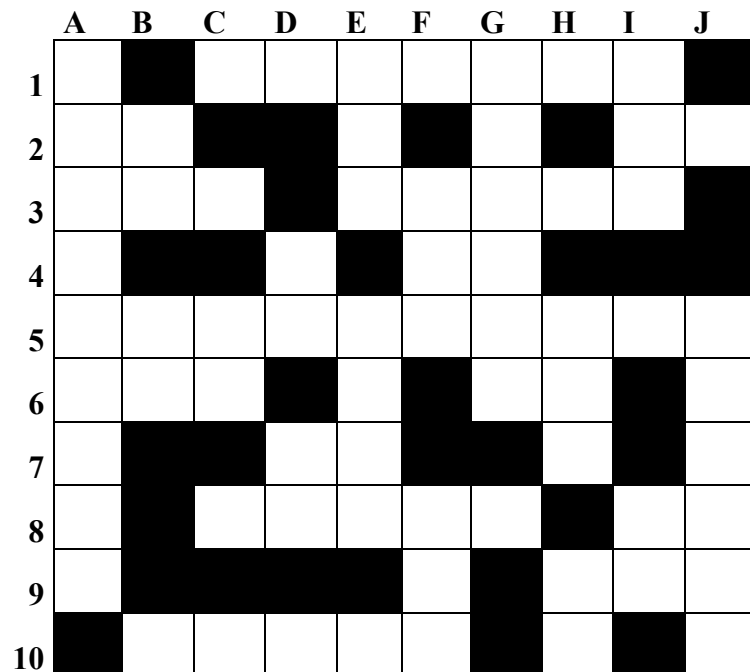
- Krebs L. et Morris H. : Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution, T I et II, Paris, Plon et Nourrit 1891.

- Tisserand chanoine Etienne : Histoire de la Révolution française dans les Alpes Maritimes, Marseille, Laffitte reprints 1974.

- Victoires et conquêtes, désastres, revers et guerre civile des Français de 1789 à 1815, Paris, Panckoucke 1817.

- Wikipédia.

**Mots-croisés grille n°032**  
**« Terreur Blanche » en France. « Pourquoi ? »**  
**par Guy LINDEPERG**



**Horizontalement :**

1. Fut rouge puis blanche.
2. Au du labo - Parfois premier.
3. Vraiment pas un as - Chemin.
4. Infinitif.
5. Pas forcément bananière.
6. D'Edvard Munch - Pronom personnel.
7. Année lumière réduite.
8. Transitions - Négation pour le verbe.
9. Il a parfois un pied.
10. Napoléon 1er tenta de le rompre.

**Verticalement :**

- A. Elle fut absolue.
- B. Cours d'eau - Infinitif.
- C. Indispensable pour le cercle.
- D. Grecque - D'avoir.
- E. Chaleur - Liquide du foie.
- F. Des ours - Abri.
- G. Napoléon 1er emprunta le meilleur de la Révolution.
- H. Relatif - Possessif.
- I. Loin d'être dru - Comme un ver.
- J. Ce fut le Premier.

**Solutionsgrille n°031 :**  
**Mots-croisés 1815 – 1816 le chaos en France**  
**« La Terreur Blanche » 1ère partie: « Les prémices »**

*par Guy LINDEPERG*

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1		J	U	G	E		M	O	R	T
2	T			U		S		N	U	E
3	R	O	Y	A	L	I	S	T	E	S
4	A	N					O			
5	I		C	O	M	P	L	O	T	S
6	T		A		E	L		S	E	
7	R	E	F	O	R	M	E			B
8	E		A		C		X		R	A
9	S		R	O	I		I			N
10		O	D			B	L	A	N	C

---

Mise en page : Kevin Eliçagoyen